

‘Le libre-arbitre me tient très à cœur’: Sir Karl Popper interviewé par Michel Paty, in Awad, Elias (éd.), *Le grand journal des sciences 1995*, Plon, Paris, 1995, p. 176.

Une interview posthume (imaginaire) de Sir Karl Popper¹

par

Michel PATY

Q. Votre premier grand ouvrage, la *Logik der Forschung*, qui date de 1934, a été traduit en anglais et publié, avec des augmentations, en 1959, sous le titre *La logique de la découverte scientifique*. Vous avez, avec cette publication, connu une gloire relativement tardive. Vous y critiquiez la conception néo-positiviste de la connaissance, qui voulait voir le caractère scientifique ou non d’un énoncé dans le fait qu’il ait ou non un sens. Mais le problème central que vous vous posiez n’était-il pas, au fond, le même que celui abordé par les positivistes logiques: libérer la science de la métaphysique ?

K.P. C’était, plus exactement, le problème de la démarcation entre science et métaphysique, dont j’ai donné une solution en formulant comme critère la possibilité, pour une proposition, d’être testée...

Q. Contre l’identification de la philosophie des sciences à la philosophie du langage et contre la philosophie analytique, vous avez toujours proposé, dans cet ouvrage et dans ceux qui ont suivi, d’analyser la science elle-même, le caractère propre de ses énoncés et de ses théories, sa dynamique, ses contenus, son rapport à l’expérience. Avec le critère de “falsifiabilité”, vous invoquiez en même temps le recours à l’expérience et la nécessité de faire des conjectures, qui pourront être réfutées ou, au contraire, corroborées...

K.P. J’ai résolu le problème de l’induction, resté depuis Hume sans solution dès lors que la science moderne ne s’accommodait plus du *synthétique a priori* tel que Kant le concevait... Il suffit de supposer que ce que l’on appelle “connaissance scientifique” consiste seulement en des essais de deviner, à hasarder des conjectures, pour résoudre ce problème: il n’est plus besoin d’invoquer un principe d’induction qui limite l’empirisme, comme Russell le proposait. Ces conjectures sont suggérées par l’observation, mais non induites à partir d’elle.

Q. Cela me rappelle des remarques de Poincaré, de Duhem, et aussi d’Einstein... Les “conventionnalistes” et après eux, mais dès les années vingt, Einstein, dont la position différait de ceux-ci en ce qu’il estimait que le but de la science est de

¹ Les “réponses” aux questions sont extraites des écrits de Karl Popper (et quelquefois condensées).

donner une représentation de la réalité, avaient aussi résolu le problème de l'induction en invoquant la libre création de concepts, "suggérée par l'expérience" (libre, du point de vue de la connexion logique, disait Einstein)...

K.P. J'ai formulé mes considérations à Londres, lors d'une conférence de Bertrand Russell, en 1934, avant la publication de *Logik der Forschung*...

Q. Ce qui fait l'originalité de votre conception, c'est le caractère systématique de votre critère de "falsifiabilité" qui se propose comme définissant ce qui est scientifique et ce qui ne l'est pas. Mais ne l'a-t-on pas critiqué comme étant trop étroit, ou comme irréaliste? L'étroitesse du critère, ce serait de le voir fonctionner comme en physique ?

K.P. Je déteste l'imitation de la physique dans des champs qui lui sont extérieurs. C'est un malentendu de croire que ce seraient les mathématiques, la mesure ou la précision qui font la science. On doit au contraire proposer pour toutes les sciences la maxime suivante: ne prétends pas à davantage de précision que le problème que tu considères ne le requiert.

Q. Mais le critère est-il applicable comme tel à la physique elle-même ? Les sciences actuelles et l'histoire des sciences ont leur mot à dire...

K.P. J'ai illustré ma théorie avec des exemples de l'histoire de la physique. Mais je ne prétends pas être moi-même un historien des sciences... Il y a des centaines d'exemples de falsification en histoire des sciences.

Q. On pourra vous objecter que l'histoire des sciences est plus riche de *problèmes réels* pour la philosophie et que c'est limiter cette richesse et peut-être orienter les réponses, que de n'y voir qu'une mine d'*illustrations* pour des problèmes philosophiques. Par ailleurs je m'accorde avec vous pour ne pas être satisfait du relativisme de l'historien des sciences Thomas Kuhn, qui a d'ailleurs critiqué vos conceptions.

K.P. Il les a outrageusement simplifiées, bien qu'il ait assisté à mes séminaires. Il m'a lu avec ses œillères. D'ailleurs, je trouve que des tas d'historiens des sciences sont de mauvais lecteurs.

Q. N'est-ce pas à de telles critiques que vous répondez dans le *Post-scriptum* ? Parlons un peu du *Post-scriptum*... Vous l'avez préparé, au départ, comme simple appendice à votre ouvrage, *La logique de la découverte*, alors en cours de traduction. Grossi au point de dépasser en volume le livre initial, ce qui ne devait être qu'un simple addendum pour préciser votre pensée, centrée autour des problèmes abordés dans l'ouvrage, l'induction, la "démarcation", l'objectivité..., allait devenir le *Post-scriptum* (à la *Logique de la découverte scientifique*), en trois volumes séparés et indépendants, mais que, finalement, vous ne feriez paraître que tardivement, en 1983. Entre-temps, vous avez publié *Conjectures et réfutations*, en 1963, *La connaissance objective*, en 1971, votre autobiographie sous le titre *La quête inachevée*, en 1974-1976 et, en collaboration avec le Prix Nobel de biologie

John Eccles, *Le moi et son cerveau*, en 1977, pour nous en tenir à vos livres qui portent sur les sciences exactes. Dans tous ces ouvrages, vous avez développé votre théorie de l'esprit objectif et des "trois mondes".

K.P. Le *Post-scriptum* était pratiquement prêt en même temps que la traduction anglaise de la *Logique*, dès 1954. C'est alors que j'ai choisi son titre originel, *Post-scriptum: vingt ans après*. Bien qu'il ne soit paru que très tard, il a été connu et étudié par mes élèves, sous forme de copies des épreuves. Le premier volume, *Le réalisme et le but de la science*, reprend et précise mes attaques contre l'inductivisme, qui est la source du subjectivisme et de l'idéalisme. Dans le troisième volume, *La théorie quantique et le schisme de la physique*, je reprends les questions de l'interprétation de la mécanique quantique en tentant d'exorciser l'observateur de la place indue qu'il y occupe, depuis Niels Bohr. Quant au deuxième volume, *L'univers ouvert*...

M.P.. Ou *irrésolu*, dans la traduction française, ce qui veut en exprimer le sens profond...

K.P.... J'y fais une critique du déterminisme scientifique aussi bien que métaphysique. Les deux premiers livres du *Post-Scriptum*, celui sur le Réalisme et la science et celui sur l'Univers ouvert ou irrésolu, marquent mon souci pour la liberté, la créativité, la rationalité de l'homme. Je suis persuadé de ce que la raison humaine est illimitée dans son pouvoir de critiquer, et limitée dans son pouvoir de prédire. Comme je l'ai affirmé dans *La société ouverte et ses ennemis*, et dans *Misère de l'historicisme*...

Q. ... où vous critiquez la psychanalyse et le marxisme, comme se prétendant scientifiques sans l'être, puisqu'ils ne répondent pas au critère de falsifiabilité...

K.P. ... je crois à la liberté et à la créativité humaines, et ce que l'on appelle le libre-arbitre me tient très à cœur. J'ai essayé, dans *L'univers irrésolu*, de faire à ces questions, qui étaient restées embourbées dans l'analyse du langage, une place sur le plan de la physique et de la cosmologie. Contre le déterminisme, j'y ai montré que le futur, à l'inverse du passé qui est pour ainsi dire clos, est encore ouvert. Il n'est pas encore entièrement déterminé: nous pouvons agir sur lui.

Q. Mais notre action ne fait-elle pas partie de sa détermination ?

K. P. Nous ne pouvons pas prédire, de manière scientifique, les résultats que nous obtiendrions au cours de la croissance de notre propre connaissance.

Q. N'est-ce pas faire glisser la question d'un point de vue pour ainsi dire local à un point de vue global ? De la manière dont vous le posez, le problème semble incontrôlable. N'est-ce pas une tautologie de dire que nous ne pouvons prédire ce que nous sommes très éloignés de connaître ? Dès lors qu'il y a création, par la pensée, il y a ouverture ... Nous créons (du nouveau) pour connaître ce qui est - en dehors de nous... Nous sommes "non-résolus", mais l'univers, lui, *est*... Pour moi, je choisis Spinoza.

K.P. Ce que je veux dire, c'est que, sans une connaissance anticipée, toute action rationnelle est impossible. Or cette connaissance anticipée s'avère tellement limitée qu'elle laisse une marge ouverte pour l'action - pour l'"action libre". Cela dit, l'indéterminisme n'est pas suffisant. Pour rendre compte de la liberté humaine, il faut une ouverture causale du Monde 1 (celui de la physique et de la biologie) vers le Monde 2 (celui des sentiments et de la psychologie) et de ce dernier vers le Monde 3 (celui des productions de l'esprit humain).

Q. Sir Karl, je ne peux vous voir ni vous entendre : à coup sûr vous n'êtes plus du Monde 1. D'où vient donc que je dialogue avec vous ? Que sont ces livres et cette pensée qui nous restent de vous, qui paraissent vivants pour ma propre pensée ?

K.P. Les livres, les journaux et les bibliothèques appartiennent à la fois au Monde 1 (en tant qu'objets physiques) et au Monde 3 (par leurs contenus, qui sont abstraits, notamment le savoir humain formulé par le langage).

Q. Pouvons-nous réellement séparer ces mondes ? Je crois voir ce que vous entendez par Monde 3: c'est celui de la réalité mathématique, ou encore celui de la consistance des idées rationnelles, que vous défendez contre le sensationnisme et le monisme. Mais ces distinctions sont-elles toujours claires ? Votre univers irrésolu est-il le Monde 1 ou participe-t-il, comme je l'en soupçonne, seulement du Monde 3? Et cet emboîtement des trois Mondes n'est-il pas lui-même schématique et mécanique? Pouvons-nous les concevoir en termes séparés - fut-ce en les liant par des causalités -, sinon en les pensant en dehors du temps ?

(M.P.) Mais à cela Sir Karl ne put me répondre, car il avait lui-même quitté le temps. En terminant la transcription de cet entretien, je remarquai cependant - appartenant à quel espace intermédiaire entre le premier et le troisième mondes ? mais qui n'était pas seulement le deuxième, bien qu'elles m'inspirassent de l'émotion et du respect qui, selon lui, en relèveraient -, ces pensées écrites de sa plume qui exprimaient sa foi :

K.P. Je crois dans la tradition rationaliste d'une communauté du savoir, et dans l'urgente nécessité de préserver cette tradition. Je ne crois pas à l'autorité des experts. Trop de respect pour les spécialistes détruit la communauté du savoir, la tradition rationaliste, et même la science.

M. P. J'y vis l'invitation renouvelée, bien conforme à un esprit véritablement philosophique, d'avoir toujours à penser par soi-même.

Portrait-express de Sir Karl Popper

Né en Autriche en 1902, mort en Angleterre en 1994, Karl Popper est considéré comme l'un des philosophes des sciences contemporains les plus importants. Exilé en Nouvelle-Zélande pendant le nazisme, il, a continué sa carrière après la Guerre et jusqu'à sa mort à la London School of Economics de Londres. Philosophe du réalisme, du rationalisme critique et de l'indéterminisme, il s'est également intéressé à la philosophie politique, prônant la démocratie et un libéralisme économique tempéré par le souci de la justice sociale.

Michel Paty

Physicien et philosophe, directeur de recherche au CNRS, étudie l'épistémologie des sciences exactes (relativité, mécanique quantique et physique contemporaine), ainsi que les relations entre science et philosophie à diverses périodes historiques. A publié *La matière dérobée* (1988), *L'Analyse critique des sciences* (1990), *Einstein philosophe* (1993).